

La mer et son rivage

Elizabeth Bishop

Volume 33, numéro 1 (193), février 1991

Façon de lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31968ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bishop, E. (1991). La mer et son rivage. *Liberté*, 33(1), 4–13.

ELIZABETH BISHOP

LA MER ET SON RIVAGE

Un jour, sur une de nos grandes plages publiques, on affecta un homme au ramassage des papiers. À cette fin, on lui fournit une baguette ou un bâton terminé par un long clou brillant.

Comme il ne travaillait que la nuit, quand la plage était déserte, on lui donna aussi une lanterne.

L'équipement comprenait enfin une grande corbeille métallique pour brûler les papiers, une boîte d'allumettes pour y mettre le feu, et une maison.

C'était une maison très intéressante. Elle était en bois, avec un toit à deux pentes. Elle mesurait à peu près quatre pieds par quatre et six de haut, le tout bâti sur des piquets plantés dans le sable. Il n'y avait pas de fenêtre, pas de porte dans le chambranle, et à l'intérieur, rien du tout, même pas un balai, si bien qu'à l'occasion, notre homme, à quatre pattes, évacuait à la main le sable qu'il avait amené.

Quand le vent sur la plage était trop fort ou trop froid, ou quand la fatigue le prenait, ou quand il avait envie de lire, il s'asseyait dans la maison, soit sur le seuil, les jambes pendantes, soit à l'intérieur, en tailleur.

En fait de maison, c'était plutôt une idée de maison qu'une maison réelle. On pouvait aussi bien la situer à l'une ou à l'autre extrémité de l'échelle des idées de maisons. Elle aurait fait une cabane de jeux parfaite pour un enfant, et c'était aussi une maison idéale pour un adulte, puisqu'on

en avait éliminé tout ce qui rend la plupart des maisons empoisonnantes.

C'était un abri pour la pensée, pas pour la vie. Elle était à la maison ordinaire ce qu'est la casquette rituelle du penseur au chapeau commun.

Bien sûr, les lois de la nature voudraient qu'une plage s'occupe elle-même de sa propreté, comme font les chats. Nous avons tous vu

*Les eaux mouvantes, en leur travail sacerdotal
Purifier les rivages humains de la terre.*

Mais le rythme de la vie moderne est trop rapide. Nos presses dévident trop de papier imprimé, qui prend le chemin des mers et de leurs rivages, pour que la nature ait soin d'elle-même.

Ainsi, on ne se serait pas trompé de beaucoup si l'on avait dit que M. Boomer, Edwin Boomer, était entré dans les ordres.

Toutes les nuits, sur plus d'un mille, il allait et venait dans l'obscurité, le bâton et la lanterne à la main, un sac à pommes de terre au dos, pour les papiers, et c'était un spectacle pittoresque, à certains égards un Rembrandt.

Edwin Boomer menait la vie la plus littéraire qu'on pût imaginer. Pas un poète, pas un romancier, pas un critique, ni même celui qui, chaque jour, passe huit heures penché sur son bureau, ne se serait figuré l'intensité de sa concentration sur la vie des lettres.

Sa tête, dans le petit nuage de lumière de la lanterne, penchait constamment tandis qu'il scrutait le sable ou étudiait les pages et les bouts de papier qu'il avait trouvés.

Il lisait sans arrêt. Il avait les épaules voûtées et il lui avait fallu commencer à porter des verres peu après son entrée en fonction.

Les papiers qui ne présentaient pas d'intérêt au premier coup d'œil, il les jetait dans le sac. Il bourrait ses

poches de ceux qui méritaient une étude, pour les étaler plus tard sur le plancher de la maison.

La nécessité impérieuse de discriminer avait fait de lui un excellent juge.

Certaines fois, il empalait sans relâche sur le clou les papiers sans valeur, c'est-à-dire sans caractères d'imprimerie, jusqu'à ce que le clou fût saturé comme une baïonnette enfoncée jusqu'à la garde. Alors le clou ressemblait à un de ces accessoires qu'on voit souvent sur le bureau des hommes d'affaires et des médecins désordonnés. Il lui arrivait de craquer une allumette dans le tas et de continuer son chemin en l'élevant devant lui comme une torche, comme s'il s'était agi de factures payées ou d'un de ces plats de viande brasillants que les restaurants russes ou syriens servent sous le nom de kebabs.

Les papiers, et en particulier les journaux, avaient d'autres usages que la lecture et l'illumination intermittente. En hiver, il en garnissait l'intérieur de son manteau pour se protéger du vent froid de la mer. Pour la même raison, en cette même saison, il en étendait plusieurs couches sur le plancher de la maison. Au hasard de ses lectures considérables, il avait appris que l'encre des journaux leur donne le pouvoir de détruire les odeurs. Mais il ne voyait pas du tout à quoi cette vertu pouvait lui servir.

Il connaissait à fond les caractéristiques du papier à tous les degrés d'humidité et de dessiccation. Avec l'humidité, le papier journal ne devenait qu'à peine translucide. Il collait au pied ou à la main, et plutôt que de se déchirer, se séparait lentement en strates, phénomène que Boomer trouvait passablement écœurant.

Quand l'eau de mer l'avait tout à fait détrempé, on pouvait le rouler en boules ou lui donner d'autres formes. Une ou deux fois que Boomer était saoul — il allait au travail dans cet état plusieurs fois par semaine —, il avait tâté du modelage, mais dès que les bustes ou les animaux qu'il

avait grossièrement façonnés avaient séché, il les avait brûlés aussi.

Le papier journal jaunissait vite, il suffisait d'un jour d'exposition. Quelquefois, Boomer trouvait un journal de l'avant-veille jeté par négligence, à moitié plié, à moitié chiffonné. En l'approchant de la lanterne, avant même les guerres et les meurtres, il remarquait l'effet des coins jaunis sur les pages blanches et le contraste entre les pages intérieures et extérieures. Les journaux très vieux prenaient presque la couleur du sable.

Les nuits où Boomer avait trop bu, la mer était de l'essence, donc terriblement dangereuse. Interrompant sa lecture à chaque phrase, il lui jetait par-dessus l'épaule des coups d'œil apeurés et installait son feu beaucoup plus haut sur la plage. La mer luisait, huileuse et explosive. Il était alors assez fou pour penser qu'elle pouvait prendre feu et réduire à néant son seul moyen de subsistance.

Les nuits de vent, la plage était plus difficile à nettoyer. Ces nuits-là, Boomer le ramasseur avait des airs de chasseur.

Mais le vol des papiers était un spectacle plein d'intérêt. Il avait établi bien des comparaisons subtiles et minutieuses entre leur vol et celui des oiseaux qui passaient de temps à autre à portée de la lanterne. Il était évident que l'oiseau, inspiré par un cerveau, par une longue tradition et par le désir souvent intelligible d'atteindre un endroit ou d'obtenir quelque chose, volait en ligne droite ou traçait une série de courbes autour d'une ligne droite. On pouvait voir la différence entre ses vols méthodiques, en vue d'atteindre quelque chose, et ses vols pour la galerie.

Les papiers, eux, n'avaient pas de but apparent, pas de cervelle, aucun sens de l'espèce ou de la collectivité. Ils prenaient leur essor, piquaient, ne se décidaient pas, hésitaient, s'abattaient, filaient droit à leur perte dans la mer ou faisaient volte-face à mi-hauteur pour aller s'écraser sur le sable et rester là, inertes.

Si jamais ils avaient une conduite favorite, c'était vraisemblablement l'oblique, le glissement latéral.

Ils faisaient un meilleur usage des courants atmosphériques, ils leur cédaient avec plus de fantaisie que les oiseaux, souvent têtus. Et ils ne tiraient pas vanité de leurs prouesses, ils ne semblaient pas avoir conscience de la vaillance, de l'ignorance qu'ils déployaient, ni de Boomer qui guettait le moment de les épingler avec son clou acéré.

Le pli des grandes feuilles de journal agissait un peu comme une épine dorsale, mais les ailes n'étaient pas coordonnées. Les feuilles de format tabloïd volaient un peu mieux que les grandes. Les petites rognures fripées étaient ultra-fantastiques.

Il y avait des nuits où l'atmosphère en semblait remplie. Aux yeux alcoolisés de Boomer, les lettres avaient l'air de s'envoler des pages. Levant sa lanterne et son bâton, il courait en agitant les bras, et les titres et les phrases s'ébattaient autour de lui comme une nuée de pigeons qu'il aurait fait fuir. Quand il les transperçait avec le clou, il pensait au Vieux Marin et à l'Albatros. Évidemment, il était tombé maintes fois sur ce poème menaçant.

C'était les nuits sans vent qu'il abattait le plus d'ouvrage. Il avait alors le loisir de se réserver plusieurs heures au petit matin. Il s'installait dans la maison, les jambes croisées, après avoir suspendu la lanterne à un clou qu'il avait planté à la bonne hauteur. Les murs avec leurs fentes lui saient et le minuscule espace devenait tout à fait chaleureux.

Les études de Boomer se divisaient en trois domaines, il les classait lui-même ainsi mentalement.

Premier domaine, le plus florissant: tout ce qui pouvait le concerner, toucher son occupation dans la vie, et toutes les instructions et les avertissements qui s'y rapportaient.

Deuxième domaine: les histoires des autres qui frappaient son imagination, dont il suivait le cours jour après

jour dans les quotidiens, les fragments de livres et de lettres, et dont il attendait toujours la suite des avatars.

Troisième domaine: tout ce à quoi il ne comprenait rien, qui le laissait complètement estomaqué, et en même temps l'intéressait tant qu'il le sauvegardait pour le lire. Presque frénétiquement, il essayait de trouver le joint qui permettrait de verser tout cela dans le premier ou le deuxième domaine.

Voici quelques exemples pris dans chacun des domaines.

Dans le premier: «L'Expérimentateur réussit d'autant mieux qu'il coupe davantage les ponts avec ses amis, ses connaissances et toute sollicitude terrestre, en quittant par exemple la maison qu'il habite, pour en choisir une (ou une chambre) où il puisse séjourner en toute intimité avec lui-même... (mots effacés) il en vient à exercer ses facultés naturelles plus librement en cherchant avec diligence ce à quoi il aspire tant.»

Voilà qui était suffisamment limpide.

Et voici le genre d'avertissement qui tracassait Boomer: «Il faut ajouter au catalogue des ANTI-MNÉMONIQUES* d'Averroès l'habitude de lire attentivement les périodiques. Également, le fait de manger des fruits verts; de regarder fixement les nuages et les objets mobiles en l'air (ce point le concernait); de monter une multitude de chameaux; d'éclater de rire fréquemment (non); d'écouter une suite de plaisanteries et d'anecdotes; l'habitude de lire les épitaphes dans les cimetières, etc.» (Les deux derniers points le concernaient-ils?)

Du deuxième domaine: «Elle a dormi environ deux heures et regagné sa place dans le trou, munie d'un drapau américain qu'elle a posé à son chevet. Son mari lui a apporté ses repas et elle a annoncé qu'elle avait l'intention

* Tout ce qui affaiblit la mémoire.

de rester assise dans le trou aussi longtemps que la Société publique des services sociaux ne renoncerait pas au projet d'y planter un poteau.»

Cette dame émerveilla Boomer pendant deux nuits. La troisième, il trouva ceci, qui, compte tenu de sa façon de voir les choses, lui sembla clarifier un peu plus la situation. C'était un morceau de page de livre, alors que le premier document n'était qu'un bout de journal.

«À chaque instant de sa vie, cette dame s'imagina garder tous les avantages, ce qui la rendit magnifiquement douce et rayonnante, presque généreuse. Ainsi ne s'arrêta-t-elle jamais aux petits yeux protubérants des insectes inférieurs dans l'échelle sociale, yeux souvent dotés d'une vue fort étendue, car...»

Il se passa bien deux nuits, voire deux semaines, avant qu'il ne trouvât le jalon suivant de cette série particulière.

Du troisième domaine, celui des choses fascinantes mais embarrassantes, Boomer conservait des bribes de cet acabit (une petite bande de papier rose, intacte):

«BESICLES COMIQUES AVEC YEUX MOBILES.
Chausser les lunettes et placer dans la bouche le dispositif buccal. Souffler par à-coups: les yeux et les sourcils monteront ou s'abaisseront. Selon l'effet comique désiré, on peut préférer un mouvement lent ou rapide. En cas de tête large, si le dispositif auriculaire est trop court, plier derrière l'oreille la section courbe. Le celluloïd est inflammable! Par conséquent, tenir les lunettes loin de la flamme nue!!»

Il semblait bien que ce morceau appartenait à la panoplie des avertissements qui le concernaient. Pourtant, s'il était en mesure de tenir compte de la dernière mise en garde, une bonne part de la signification des instructions précédentes lui échappait.

Il y avait aussi ce morceau flou mais lisible, écrit au crayon sur du papier à lettres:

«Je ne me sentais pas à l'aise avec mes dents, et on m'en a arraché trois grosses, qui me rendaient nerveux et

malade par moments, et voilà pourquoi je n'ai pas pu rendre mon travail, bien que je pense être capable d'écrire comme tous les Auteurs, car je crois que ce travail convient mieux à ma tête que tout autre, puisque je me concentre sur lui fréquemment et longtemps.

«M. Margolies, je pense à la façon qu'ont ces Auteurs d'écrire des histoires si longues, de soixante ou cent mille mots, dans ces revues, et je me demande où ils prennent l'idée et le contenu.

«Je serais très content d'écrire des histoires comme ces Écrivains.»

Quoique Boomer ne nourrît aucun désir infantile de cette espèce, il sentait que la question posée avait quelque chose à voir avec son style de vie. On aurait pu la lui adresser aussi bien qu'à cet inconnu, M. Margolies. Mais que répondre? Plus il ramassait de papiers, plus il en lisait, et moins il avait l'impression de comprendre. Dans un sens, il dépendait de «leur imagination», il en était même l'esclave, et il voyait aussi dans cet esclavage une sorte de maladie.

Donnons encore un exemple des devinettes que se posait notre homme. Celle-ci, en caractères pâteux, sur du très vieux papier brun (pour ce qui était de l'ahurissement, il ne faisait aucune distinction entre la prose et la poésie):

*Quelle que soit la pièce borgne, toute tendue de nuit,
Un seul côté, à l'opposé de l'œil
Restreint, qui n'offre à la clarté qu'un huis,
Est recouvert de papier blanc brillant.
Cent formes, errant parmi les airs mouvants,
Par la porte étroite se ruent, peuple vaillant,
Et jouent sur le mur clair et dansent obscurément.*

Ces vers sonnaient comme une expérience familière. Sa maison semblait être «la pièce borgne, toute tendue de nuit». La suite évoquait les nuits entières passées sur le

rivage. Les papiers qui volaient et les caractères d'imprimerie étaient les «cent formes».

Est-il nécessaire d'expliquer que d'ordinaire, lorsque Boomer était prêt à commencer à lire, il n'était pas très éméché? L'effet de l'alcool s'était dissipé. Il se sentait encore solitaire et suffisant, mais extraordinairement bien réveillé.

Mais que signifiait tout ceci?

Soit à cause des caractères qui, tels des armées d'insectes, assiégeaient constamment ses yeux, soit parce que c'était bien la réalité, le monde, ou du moins tout ce qu'il voyait du monde, avait pris, en l'espace de quelques années, l'apparence de l'imprimé.

Boomer leva sa lanterne et observa une maubèche qui zigzaguait distraitement.

Il sembla à ses yeux surmenés qu'il s'agissait d'un signe de ponctuation, d'un point pour arrêter «les vagues rebondies qui roulaient». Ses pattes laissaient de jolies empreintes. Elle avait les plumes tachetées, et sur le bord étroit des ailes, en particulier, on voyait des marques qui seraient peut-être devenues des lettres si seulement Boomer avait pu s'approcher suffisamment pour les lire.

Parfois, pendant la journée, les gens qui fréquentaient la plage et qu'il ne voyait jamais se laissaient aller à écrire sur le sable. Boomer pensait qu'effacer ces écritures faisait partie de ses attributions. Baissant la lanterne, avançant un pied, il faisait disparaître soigneusement «École François-Xavier», «Liliane», «Va chier».

Le sable lui-même, s'il en prélevait un peu et l'approchait très près d'un œil, ressemblait vaguement à du papier imprimé, moulu ou mâché.

Mais le meilleur moment des longues nuits studieuses était celui où, ayant nettoyé la zone prescrite, il était prêt à mettre le feu au papier entassé dans la corbeille de métal.

À force de boire ou de tant lire, il avait toujours le front brûlant, et il se tenait pourtant le plus près possible

de la chaleur fiévreuse du papier enflammé, pour noter avidement tous les détails de la combustion.

La flamme montait le long du papier avec régularité, sans précipitation, et une seconde plus tard, le papier noirci se recroquevillait et culbutait. Il se tordait en tombant et prenait des formes qui évoquaient parfois de beaux ouvrages de fer forgé, qui par la suite se désintégraient au moindre souffle.

De grands flocons de papier noirci, encore bordés d'étincelles rouges, volaient dans le ciel. Aussi longtemps que possible, il les suivait des yeux comme les navigateurs les plus habiles et les plus frémissants qu'il eût jamais vus.

Il restait alors une mince couche de cendres, aussi blanches que le papier d'origine et douces au toucher, ou un paquet de plumes grises comme celles des pintades.

Mais le fond de la question, c'était qu'à la fin, tout devait brûler. Tout, absolument tout devait brûler, même les coupures ahurissantes qu'il avait gardées sur lui des semaines et des mois.

Brûler du papier, c'était son métier, son gagne-pain, mais d'abord et avant tout, il ne fallait pas que ses poches débordent, ni que sa maison devienne une poubelle.

Bien qu'il prît plaisir au feu, Edwin Boomer ne se réjouissait pas qu'il fût inexorable. Abandonnons-le dans sa maison, à quatre heures, un matin, sa lecture choisie, l'incendie terminé, dans la claire lumière de sa lanterne. Voilà une scène extrêmement pittoresque, un Rembrandt dans une certaine mesure, et dans une mesure certaine, rien de tel.

«The Sea and its Shore» d'Elizabeth Bishop (1911-1979) a paru dans Life and Letters Today, n° 17, hiver 1937. Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Issenhuth. © 1984, by Alice Methfessel. Publié avec l'aimable autorisation de Farrar, Straus, Giroux éditeur, New York.